



# Le grand voyage de Ben Jelloun, Ferroukhi, Laâbi & Largo: un c(h)œur à quatre voix emprunte les voies de l'hippocampe...

NATHALIE BLÉSER POTELLE

*Universidad de Granada*

## **Résumé :**

*Un hippocampe illustre la voie artistique choisie par quatre Marocains d'Europe pour nous inviter à réfléchir aux valeurs communes de la Méditerranée.*

*Mots-clé : Ben Jelloun - Ferroukhi - Laâbi - Largo - échanges.*

## **Resumen:**

*Un caballito de mar ilustra la vía artística elegida por cuatro marroquíes de Europa para invitarnos a reflexionar acerca de los valores comunes del Mediterráneo.*

*Palabras clave: Ben Jelloun - Ferroukhi - Laâbi - Largo - intercambios.*

## **Abstract:**

*A seahorse illustrates the artistic way chosen by four Moroccan from Europe to let us see the common values of the Mediterranean.*

*Key words: Ben Jelloun - Ferroukhi - Laâbi - Largo - exchange.*

Dans son appel à contributions pour le présent numéro, *Logosphère*, faisant une nouvelle fois honneur à son titre, nous invitait à sonder la sphère du langage en ses voix et voies méditerranéennes. Plongée dans la recherche d'un unique thème de réflexion pour ce quatrième opus, je compris bien vite que ma quête pouvait devenir abyssale tant les sirènes de la Grande Bleue me poussaient de leur jolie voix à m'engouffrer dans mille voies tentaculaires... Et bien soit! Je me laisserais charmer par certains de leurs chants. Telle un serpent de mer ondulant au rythme de vibrations battant à l'unisson de mon âme, je n'écouterai plus qu'elle, refusant de choisir, puisque « choisir c'est renoncer »... Le grand



serpent de mer se mit alors à jouer aux *Kundalinis*<sup>1</sup> géantes en ascendant peu à peu en divers chakras de ma conscience éveillée. Lové qu'il était au creux des côtes de « Notre Mer », il sortit de sa torpeur pour se dérouler lentement et étendre ainsi en mer une nasse sensorielle recueillant pour moi quatre perles qu'il assembla en une belle parure d'émotions glanées au cœur d'un vortex d'expressions méditerranéennes. Mon propos s'illustrerait ainsi des miroitements émis par les discours symbiotiques d'Abdellatif, Mousta, Ismaël et Tahar. Quatre hommes qui distillent leur philosophie au gré des pages d'un livre, des scènes d'un film, des notes d'un disque ou des rubriques d'un site web, comme autant de bouteilles irisées jetées à la mer par ces artistes désireux de nous y livrer leur message précieux. Car en brisant le verre de ces flacons délicats pour en libérer le contenu, on trouvera, dans les mots délavés d'un parchemin fragile et écorné, une part du secret qui mène à plus de sagesse et d'humanité. En déversant sur la plage de mon inspiration certains des bris de verre issus des grands crus de Laâbi, Largo, Ferroukhi et Ben Jelloun, ceux-ci, tels de fins coquillages que le ressac aurait artistiquement disposés sur le sable, s'assemblèrent en une mosaïque de morceaux choisis esquissant le profil d'un petit hippocampe.

Voilà pour moi l'être le plus représentatif de la Méditerranée; non seulement car il habite cette « mer au milieu des terres », mais aussi et surtout car ces mêmes terres confèrent à l'étendue d'eau qu'elles enserrent les traits et formes de l'animal. En effet, si l'on observe un temps le pourtour du bassin méditerranéen, on y verra vite prendre corps un petit cheval de mer regardant fixement l'Atlantique, les « naseaux » enfouis dans le détroit de Gibraltar, la mâchoire reposant sur le Maghreb, l'œil aux aguets depuis Majorque, le corps redressé vers l'arrière et nageant à l'horizontale comme lorsqu'il vient de naître. Une main symbolique formée par l'index turc et le pouce égyptien semble le tirer par la queue depuis le Machreq où il prend racine, renonçant à l'envol vers l'ouest. Sa queue fait du sur-place face aux côtes israélo-palestiniennes, et sa petite nageoire dorsale Adriatique a beau s'agiter le long des rives balkaniques, elle n'est plus qu'un élément purement ornemental conférant à l'animal un air de tarasque ou de dragon ailé. Le voyez-vous maintenant comme moi, ce poisson pétrifié par son milieu aqueux?

<sup>1</sup> En yoga, puissante énergie lovée dans le corps comme un serpent enroulé sur lui-même, que la méditation éveille pour que monte l'énergie le long de la colonne vertébrale, du sacrum jusqu'à la fontanelle, touchant peu à peu les sept chakras (centres spirituels placés à des endroits stratégiques du corps humain) et les harmonisant.



Cette comparaison due à un effet d'optique n'est pas qu'anecdотique à mes yeux, car l'hippocampe porte en lui des caractéristiques très symboliques du milieu qui l'abrite et le calque. Oui, cet animal hybride et comme rescapé d'un autre âge évoque en bien des points les spécificités de la mer qui le contient. Il partage avec le caméléon sa capacité d'adaptation au milieu en en prenant l'aspect et la couleur, et ses yeux peuvent s'orienter simultanément dans des directions opposées, tout comme chaque rive de la Méditerranée peut s'assortir des mœurs, des idées et des couleurs propres aux multiples terres qu'elle baigne. Mais si leur couleur peut beaucoup varier suivant le type d'habitat, où qu'ils soient, les petits chevaux marins ont en commun cette habitude d'accrocher leur queue préhensile à une algue, rappelant ainsi le grand attachement aux racines commun à tous les habitants des terres méditerranéennes. Quand il décide de se déplacer, cet être entame des mouvements lents, sans faire trop de vagues, tout comme cette mer qui préfère laisser la fougue et la violence à des eaux plus impétueuses comme celles de l'Atlantique. Une des caractéristiques les plus étonnantes de ce prodige de la nature est peut-être son mode de reproduction: la femelle pond ses ovules dans une poche ventrale du mâle qui les féconde, les incube et les expulse par petits groupes, comme un coquillage précieux libérant des centaines de perles, ou comme le fruit de la grenade explosant en mille grains écarlates et juteux. Je vois personnellement dans cette inversion des rôles féminins et masculins un parallélisme avec la relation ambiguë que le Bassin Méditerranéen a de tout temps entretenue entre sa société patriarcale et matriarcale, entre ses pulsions phalliques et matricielles. Car la femme méditerranéenne est très souvent le moteur et l'inspiration du chef de famille qui brillera en public, déployant toute l'arrogance du machisme apparent de cet être qui se dévoile père aimant, hôte docile et cuisinier hors-pair dans l'intimité du foyer... Et les mœurs amou-



reuses et familiales des hippocampes sont incontestablement méditerranéennes, car lors de la parade nuptiale le mâle, « beau parleur » et dragueur, secoue fièrement la tête pour faire sonner les plaquettes osseuses de son corps, produisant ainsi de petit cliquetis attirant la femelle, même si c'est elle qui décidera du moment de l'accouplement. Revêtu de ses plus beaux atours dorés, il entame une danse nuptiale en enlaçant sa dame du bout de sa queue, lui signifiant ainsi que c'est elle qu'il a choisie comme compagne de vie, pour lui être fidèle et lui donner bien des portées de petits chevaux marins qui galoperont en ces eaux tempérées d'une mer au climat béni des dieux... Et Dieu sait si les rives de la Méditerranée attirent depuis la nuit des temps des êtres chétifs venus en cure pour recouvrer la vigueur d'une santé chancelante. Or on attribue aussi à notre animal fétiche des propriétés curatives grâce auxquelles on traiterait de nombreux maux. Mais ces aspects bénéfiques ont transformé l'hippocampe et son milieu en propres victimes de leur succès, car l'un et l'autre sont menacés de profonde transformation voire d'extinction si leur mode d'exploitation n'est pas rapidement repensé. Cette épée de Damoclès sur la tête du cheval de mer serait la contrepartie du bonheur qu'il est censé apporter, car il a été considéré comme talisman par la plupart des civilisations méditerranéennes qui voient en lui un signe de protection que l'on vend à profusion aux touristes en mal de croyances. Mais pour poursuivre notre parallélisme contenu-contenant, rappelons qu'une autre extinction se fait jour au compte-gouttes. Outre les paquebots de croisières huppées pour voyageurs argentés, la Méditerranée est constamment sillonnée par des bateaux aux antipodes de ces navires luxueux. Les passagers de ces palaces des mers en quête de contrées ensoleillées peuvent en effet croiser, sans le savoir, d'autres voyageurs franchissant les mêmes vagues à bord d'embarcations précaires. Leurs équipages sont aussi à la recherche de nouveaux horizons, mais ils troquent l'attrait de l'exotisme et du soleil pour l'espoir d'un climat matériellement plus clément. Malheureusement, tout comme l'hippocampe utilise sa bouche comme une trompe pour aspirer ses proies, la mer séparant l'Afrique de l'Europe se repait quotidiennement d'êtres voguant intrépidement vers leur destin incertain, conscients que la mer peut ne faire qu'une bouchée et de leurs rêves et de leur vie. Cette saignée endeuillant les flots d'une Grande Bleue que l'arabe appelle « mer blanche du milieu » (*Al-Bahr al-Abyad Al-Muttawasit*) —le deuil se porte d'ailleurs en blanc dans l'Islam maghrébin—, a été commémorée fin octobre 2008 sur les plages d'Andalousie lors du vingtième anniversaire de cette tragédie humaine. En signe d'hommage aux premières victimes recensées de l'immigration clandestine en embarcation de fortune, des citoyens andalous tout aussi anonymes que bien de ces âmes perdues ont lancé des fleurs à la mer pour signifier à ces personnes qu'ils ne les oublient pas. Ce



triste souvenir de tant d'épisodes dramatiques vient finalement nous rappeler le langage métaphorique et littéraire dont peut parfois faire preuve la science, qui voit en l'hippocampe le nom de cette région du cerveau associée à la mémoire épisodique. C'est donc assurément sous le signe de l'hippocampe que je désire moi aussi, peut-être par fétichisme, commémorer certains traits méditerranéens des œuvres des artistes choisis en les assortissant du sceau de notre animal « méditerranéomorphe ».

### 1. L'HIPPOCAMPE EN SES GROTTES; VUES KALÉIDOSCOPIQUES ENTRE HERCULE ET ST MICHEL

À quatorze kilomètres à l'ouest de Tanger, le Cap Spartel, ce balcon sur le détroit de Gibraltar où l'hippocampe hume timidement les parfums atlantiques, abrite un lieu magique: les grottes d'Hercule. Selon la légende, c'est ici que se reposa le personnage mythique durant l'accomplissement de ses douze travaux, sans doute après avoir séparé les deux continents et érigé ses fameuses colonnes de part et d'autre de la brèche, l'une en terre africaine (*Jbel Moussa*, à deux pas des grottes), l'autre en terre européenne (*Jbel Tariq*, mieux connu sous le nom de Gibraltar...), marquant ainsi symboliquement les limites du monde connu d'alors... Ces grottes ont une particularité étonnante: une ouverture que les flots ont creusée dans le rocher en en soignant prodigieusement les contours de telle sorte que ceux-ci dessinent, de l'avis général, la carte d'Afrique vue en miroir, poussant le détail jusqu'à esquisser l'île de Madagascar dans un petit creux à gauche de l'anse principale. Personnellement je vois aussi dans cette fenêtre naturelle sur l'Europe le profil de Néfertiti coiffée de sa toque caractéristique, qui semble regarder en direction de l'Atlantique, vers le soleil couchant.



Tiré de vivmaroc.skyrock.com



Ces diverses illusions d'optique autour d'une même faille rocheuse nous invitent à contempler l'ensemble de la Méditerranéenne en sa rive méridionale. Ce balayage visuel part d'abord d'Égypte, où Néfertiti, dont le beau regard rehaussé de khôl émule l'œil de Râ, suit de ses yeux envoûtants la course du dieu Atoum, le soleil couchant, quand la barque de nuit est sur le point d'emmener celui-ci dans l'inframonde. Le profil de la reine est tourné vers la pointe occidentale du continent africain, vers le Maroc ou *Al-Maghrib*, c'est-à-dire précisément « le couchant » en arabe. La traversée fait ensuite escale en terre maghrébine et subsaharienne, un continent entier qui a l'œil rivé au curieux trou de serrure créé par l'anfractuosité de grottes qui cachent si désespérément bien la clé ouvrant la voie à un avenir meilleur de l'autre côté du miroir. Plus l'Afrique tourne ce miroir pétrifié vers le soleil pour envoyer des SOS lumineux vers le septentrion, plus ces signaux de détresse aveuglent l'Europe qui s'engouffre dans la voie du repli, se retranchant derrière de hauts barbelés érigés autour de ses peurs ataviques. Mais une légende prétend que les grottes d'Hercule furent un jour en communication avec celles de Saint Michel à Gibraltar, par un passage sous-marin unissant les falaises du détroit, tunnel emprunté, selon certaines théories, par les célèbres singes africains du rocher pour changer de continent... Ceux-ci semblent aujourd'hui narguer les personnes qui tentent le passage en Europe depuis la surface de l'eau, par leurs grimaces qui nous rappellent les gestes de leurs frères d'Orient: ceux qui depuis la nuit des temps se bouchent les yeux, la bouche ou les oreilles. On considère souvent ces derniers comme les piliers de la sagesse et de la prudence, mais on peut aussi interpréter leur attitude de la sorte: le premier voit des choses, en parle, mais n'écoute rien; le deuxième ne voit rien, écoute les autres et se prononce quand-même; le troisième entend et voit des choses mais refuse d'en parler... Ces attitudes me semblent refléter en bien des points la situation actuelle entre le Nord et le Sud, séparés par cette langue marine tout aussi petite que perfide, ouverte d'un coup du sabre d'Hercule. Peut-être que le demi-dieu, désireux, lui, de voir ce qui se passait de part et d'autre des rives, a observé les côtes au moyen d'une longue-vue, qu'il laissa malencontreusement tomber de la barque solaire qu'il emprunta pour son voyage de retour. L'instrument géant, coulant au fond de l'eau, aurait alors pu constituer ce passage sous-terrain mythique, pour au fil des siècles s'obstruer de tessons de bouteilles et autres objets, transformant le tunnel-longue-vue en un kaléidoscope dont les miroirs multicolores réfléchissent à l'infini les images que les riverains de la Méditerranée ont de leurs voisins.

Ces élucubrations ne sont sans doute que pure chimère mythico-symbolique, mais l'idée d'un passage sous-marin taraude les habitants des rives du détroit depuis longtemps, comme le prouve ce projet d'un *Afrotunnel* qui reliait par



voie de train Tarifa à Tanger, l'Espagne au Maroc, l'Europe à l'Afrique. C'est ce désir de connecter les gens entre eux que la ville de Tanger entendait célébrer en présentant sa candidature pour accueillir l'exposition universelle de 2012. Par la devise « Routes du monde, rencontre des cultures pour un monde plus uni », la ville entendait montrer comment les communications amélioreraient nos conditions de vie, modelant et transformant le milieu, tout en rendant hommage aux grands voyageurs comme le tangérois Ibn Battouta, parti à la découverte du vaste monde pour repousser ces limites de l'univers connu que représentent symboliquement les colonnes d'Hercule. Partant des « apports collatéraux » de voies commerciales comme la route de la soie ou des épices, l'exposition marocaine aurait insisté sur l'échange d'idées, de philosophies et de religions glissées dans les bagages des marchands-voyageurs, permettant la rencontre et l'enrichissement de diverses civilisations. Ce pays nord-africain et arabo-musulman, riche d'une longue tradition d'ouverture sur le monde, caressait en définitive le rêve d'organiser une exposition qui permettrait d'avancer sur la voie de la paix et de la cohabitation. Ce beau projet avait enflammé plus d'un cœur, dont celui de l'écrivain Tahar Ben Jelloun qui s'exprimait en ces termes sur son site web personnel:

Au-delà de notre espérance, plus loin que notre désir, plus fort que tous les vents, Tanger voudrait être cette liberté entre deux flammes, entre deux mers, célébrer la rencontre des cultures et rassembler les hommes et femmes qui les portent. (...) **Regardez le détroit, il est le lieu où les eaux de la Méditerranée rencontrent celles de l'Atlantique, il est le lieu de passage incontournable, il est le miroir où les côtes espagnoles et marocaines se renvoient des images de cette proximité.** Cette ouverture est ensuite psychologique, elle est une tradition, une vieille habitude, parce que les gens de Tanger savent (...) que le monde est pluriel, que l'humanité est marquée par la diversité, que les races n'existent pas, seule existe la race humaine faite de milliards de différences, que cette ville est un exemple de cette passion pour la diversité et par conséquence de la tolérance inscrite dans l'esprit et la lettre de l'islam. **De toutes les villes du Maroc et même de la Méditerranée du Sud, Tanger est l'emblème d'une vraie rencontre. Elle plonge ses racines dans l'histoire, ne les renie jamais, et même les met en avant pour favoriser de nouvelles rencontres humaines, culturelles, linguistiques, commerciales.** (Chronique du 26-06-2007, *Pourquoi voter pour Tanger*, <http://www.taharbenjelloun.org>)

Cette ode à une des villes de Ben Jelloun est criante de beauté tant on y sent l'auteur épris de ce qui fait la spécificité de Tanger: un beau zellige bicolore, une réalité kaléidoscopique teintant de mille tons chaleureux la race hu-





maine en son ensemble. Ce prisme multiculturel semblait représenter l'atout majeur de la candidature tangéroise. Malheureusement, en novembre 2007, il a été décidé que ce serait la ville de Yeosu, en Corée du Sud, qui abriterait l'expo 2012, au détriment de Tanger la Blanche. La déception fut grande, car bien des Marocains croyaient dur comme fer au succès, confiant en ce flot d'humanisme hérité d'une position stratégique avec vue sur l'autre « blanche », la Méditerranée. Mais comme le regrette Ben Jelloun, c'est la sophistication froide de l'organisation à la mode extrême-orientale qui a prévalu sur la sensibilité bigarrée méditerranéenne.

Le 26 novembre 2007 Tanger a donné rendez-vous au monde en 2012 et puis le monde a raté ce rendez-vous avec la ville lumière aux deux mers, aux légendes hors du temps et à la fabuleuse histoire où artistes et voyageurs se retrouvaient pour imaginer des fables et des passions éternelles. (...) **Le Maroc a présenté un bon dossier, bien préparé, bien chiffré et il a surtout mis sur un superbe thème, celui de la rencontre des hommes et des cultures, celui du dialogue et du chemin de la paix.** L'équipe autour de l'excellent wali de Tanger, Mohamed Hassad a fait un travail remarquable. **Cette équipe qui a travaillé durant dix huit mois sans relâche a cru possible de convaincre des pays que le temps de l'Afrique, le temps d'un pays arabe et de surcroît méditerranéen était arrivé. Le temps et le tour d'un continent et d'une autre vision du monde étaient prêts. Tanger a été renvoyé à ses études et à ses plans.** Non, ce sera le temps de la technologie sophistiquée, ce sera le temps de la puissance dans tous les sens du mot. Le Maroc, avec sa passion, avec sa foi en des valeurs humanistes et non des valeurs marchandes, **Tanger, avec son histoire où tant de cultures se sont mêlées, se sont aimées, ont reçu et donné ensemble, a laissé la place à la Corée. Il lui a manqué 14 voix. 14 voix qui ont été fascinées par le clinquant du tout technologique et peut-être qui ont été séduites par des promesses qui ne laissent pas de traces.** (Chronique du 28-11-2007, *Tanger 2012: cette Expo qui n'aura pas lieu*, <http://www.taharbenjelloun.org>)

Tahar, le Fassi de Paris, est si épris de cette Tanger où il a habité qu'il a peut-être teinté l'expression de sa déception d'une certaine véhémence, mais la précision chiffrée lui faisant verser quatorze larmes virtuelles de dépit montre que le nombre de voix qui se sont élevées contre la candidature tangéroise équivaut au nombre de kilomètres séparant Tanger des grottes d'Hercule, puis les côtes andalouses des montagnes rifaines... Et Tahar, tout comme les trois autres artistes d'origine marocaine choisis pour illustrer cette réflexion, a traversé bien des fois ce détroit pour passer « de l'autre côté du miroir ».





## 2. L'HIPPOCAMPE ET SON DOUBLE; L'AUTRE RIVE SE REFLÈTE DANS UN MIROIR AUX ALOUETTES

Le petit cheval marin retrouve sa silhouette dans les flots de la Méditerranée, et celle-ci envoie des signaux bien contradictoires de part et d'autre du détroit. La défense viscérale que Tahar Ben Jelloun faisait de la vitrine tangéroise sur le monde n'empêche pas l'écrivain de dépeindre dans d'autres écrits « l'arrière-boutique » de la ville, ses tares, parmi lesquels s'impose sans nul doute le statut tangérois de plaque tournante du négoce des passeurs. Point de départ d'innombrables barques remplies d'immigrants clandestins, la ville a assisté jour après jour à ce drame. Drame de l'exploitation des espoirs et des illusions de l'homme par son semblable, qui lui fait payer des sommes folles pour un avenir plus que trouble, quand ce n'est un aller-simple pour une mort certaine. L'écrivain dénonce cette situation dans *Partir*, un roman qui parle sans tabou d'une des premières causes de mortalité parmi la population maghrébine et africaine. Il utilise précisément la métaphore d'un cheval pour parler des barques d'immigrants sillonnant le détroit.

*L'idée de prendre le large, d'enfourcher un cheval peint en vert et d'enjam-  
ber la mer du détroit, cette idée de devenir une ombre transparente, visible le  
jour seulement, une image flottant à toute vitesse, ne le quitte plus. (Ben Jel-  
loun, Partir, 15)*

L'auteur exprime avec brio, en des termes d'une crudité plus qu'explicite, que la conscience de la mort possible est loin de faire reculer ces candidats à l'immigration dont le seul désir est d'enjambrer la mer, tentative de traversée qu'ils feront en pleine connaissance de cause.

Comme dans un rêve absurde et persistant, Azel voit son corps nu mêlé à d'autres corps nus gonflés par l'eau de mer, le visage déformé par l'attente et le sel, la peau roussie par le soleil, ouverte au niveau des bras comme si une bagarre avait précédé le naufrage. Il le voit de plus en plus distinctement dans une barque peinte en blanc et en bleu, une barque de pêcheur s'éloignant avec une lenteur démesurée vers le milieu de la mer, car Azel a décidé que la mer qu'il voit face à lui a un centre et ce centre est un cercle vert, un cimetière où le courant s'empare des cadavres pour les mener au fond, les déposer sur un banc d'algues. Il sait que là, dans ce cercle précis, existe une frontière mobile, une sorte de ligne de séparation entre deux eaux, celles calmes et plates de la Méditerranée et celles véhémentes et fortes de l'Atlantique. (*op. cit.* 13-14)  
Partir, partir! Partir n'importe comment, à n'importe quel prix, se noyer, flotter sur l'eau, le ventre gonflé, le visage mangé par le sel, les yeux perdus...



Partir! C'est tout ce que vous avez trouvé comme solution. Regardez la mer: elle est belle dans sa robe étincelante, avec ses parfums subtils, mais la mer vous avale puis vous rejette en morceaux... (*op. cit.* 181)

Cette beauté étincelante de la mer qui finira par nous engloutir, cette cruauté du miroir trompeur qui édifie tant de mirages et puis tant de malheurs est exprimée dans plusieurs des textes de chansons de Mousta Largo, artiste belge d'origine marocaine. Dans des morceaux comme *Almería* ou *Hada el Mektoub*, le chanteur parle du drame que vivent tant d'hommes de son autre patrie, sa terre du cœur et des racines, pour tenter de rejoindre le continent où il est né et a grandi, dans une Belgique qui est sa nation « officielle ». Observons les paroles traduites de ces deux morceaux que l'artiste dédie « à la mémoire de toutes ces âmes échouées loin de chez elles, avec pour seul bagage l'espoir d'un Eldorado » (Largo, 2003).

ALMERÍA (Arabe marocain translittéré)  
Chhal chaft mlhbab qat3ou fl' b'hour  
Khellaou lblad wou lqâlb maghdour  
Chhal chaft mlhbab tlhou fl' b'hour  
Tam3in fe dounia ouach addour  
**Fin ghadi ya khouya**  
**Yak hadek lmaraya**  
Lil wasslat rekbou bennouba  
Hyathoum tbedlat fhad lila  
wa lil wasslat li bka li chka  
3lam Allah chkoun li wassal l'Almería  
Anna lyouma ila kheft 3lik  
Jani khabrak wach n'goulik?  
Wanna liouma ila mat'hennit  
Bin l3adian ma lqiti sdiq.

ALMERÍA (LE MIROIR) (Traduction personnelle)  
Combien j'ai vu de proches traverser les mers  
Ils ont trahi des cœurs, quitté leur terre,  
Combien j'ai vu de proches se jeter en mer  
Ils attendaient juste que tourne la terre  
**[Dis-moi] mon frère, où-tu vas**  
**Tout droit vers 'le miroir / Almería'**  
Ils ont embarqué tour à tour à la tombée de la nuit  
Leur vie s'est transformée cette nuit  
L'un pleure, l'autre se plaint, à la tombée de la nuit  
Dieu seul sait qui arrivera à Almería [en vie]  
Moi, oui, j'ai peur pour toi aujourd'hui  
J'ai eu de tes nouvelles et je reste sans voix, interdit  
Moi je ne suis pas tranquille aujourd'hui  
[Car] parmi les ennemis, pas de place pour les amis.

Ce titre extrait de l'album *Argana* joue sur l'étymologie d'Almería, ville d'Andalousie orientale dont la signification arabe est précisément « miroir », *lmaraya*. Cette signification incite l'artiste à introduire sa chanson par un triste jeu de mots: « Miroir aux alouettes, combien d'âmes as-tu vues s'échouer sur tes rives? » (*op. cit.*). Mais le clin d'œil est double, car le refrain où apparaît Almería / le miroir, « *fin ghadi ya khouya / où vas-tu mon frère* », fait aussi écho à la célèbre strophe du groupe mythique Nass el Ghiwane: « *fin ghadi byia khouya / où m'emmènes-tu mon frère* ». Dans la chanson du même nom, cette formation marocaine née dans les années 1970 parle aussi d'exil, et critique la répression et le manque de liberté, tout en y lançant une ode à la terre marocaine.



Les Nass el Ghiwane, surnommés « les Rolling Stones de l'Afrique » par Martin Scorsese, mêlent tradition orale et religieuse, instruments typiques marocains et textes engagés tout en critiquant —de façon assez révolutionnaire pour l'époque— le manque de liberté et les injustices de la société. Le nom du groupe se réfère lui-même à une coutume ancestrale accordant aux « ghiwanés » le privilège de raconter simplement, à travers les chansons et le théâtre de rue (les *halqas*), le quotidien de leur société. Il s'agit donc pour le chanteur belgo-marocain de rendre hommage à cette formation qui a bercé sa jeunesse tout en suivant son exemple de dénonciation des problèmes de société.

Le choix d'Almería comme plage de naufrage nous rappelle que le mirage européen fait se répéter de plus en plus souvent en mer d'Alboran<sup>2</sup> la scène tragique d'arrivées de *pateras*<sup>3</sup>, mais aussi de *cayucos*<sup>4</sup> transportant des gens qui, dans le cas subsaharien, passent entre cinq et... vingt jours en mer. Cette durée immense fait en sorte que le froid, la faim et la soif aient raison de personnes qui, si elles arrivent sur les côtes andalouses, le font trop souvent pour y perdre la vie, épuisées. Et comme le suggère la dernière phrase de la chanson de Largo, ni les exploitants africains de tant de désespoir, ni les autorités portuaires ou policières, ni les hypothétiques patrons européens s'avèreront être des amis. Dans un reportage de Dominique Mollard, *Destinos Clandestinos*, un candidat à l'immigration confie à son interviewer, les larmes aux yeux, que la France a peu de mémoire. Quand elle a eu besoin des tirailleurs pour gagner des guerres, elle est venue les chercher, mais ferme aujourd'hui les yeux sur la détresse des petits-enfants de colonisés... Raisonnement simpliste et réducteur ? Empreint en tout cas d'une tranchante vérité. Ce reportage montre la détermination d'êtres qui, conscients des risques encourus, n'ont qu'une idée en tête: partir malgré les proches dont on n'a plus jamais eu de nouvelles, partir malgré ceux qui ont été rapatriés à peine avaient-ils foulé le sol européen, partir parce que la corruption, la pauvreté et le désespoir donnent plus de force aux rêves, même trompeurs, qu'aux expériences, statistiques ou mises en garde. Partent donc les *harragas*<sup>5</sup> maghrébins pour « brûler » et les Subsahariens pour le « combat »<sup>6</sup>.

<sup>2</sup> Mer intérieure de la Méditerranée dont les eaux territoriales baignent les côtes d'Almería et de Grenade.

<sup>3</sup> Barques en provenance du Maghreb, principalement du Maroc.

<sup>4</sup> Pirogues en provenance d'Afrique noire, principalement du Sénégal et de Mauritanie.

<sup>5</sup> « Brûleur » est le nom qu'on donne aux candidats à l'immigration clandestine qui brûlent littéralement leurs papiers mais aussi parfois leur vie.

<sup>6</sup> Nom donné à la traversée en pirogue.



Si l'issue est négative, c'est que notre destin l'entendait ainsi. Cette notion de prédestination équivalant au fameux *mektoub*, « c'est écrit », renvoie à une adaptation que Moustà Largo a faite d'une chanson de Bernard Lavilliers, ce grand bourlingueur devant l'éternel: *On the Road Again*, où les côtes irlandaises évoquées par le Français cèderont, dans les mots du Belgo-marocain Largo, la place aux rives maghrébines.

| HADA EL MEKTOUB (Texte translittéré)       | C'EST NOTRE DESTIN (Traduction personnelle) |
|--------------------------------------------|---------------------------------------------|
| Kounna mazal ghir sebyan                   | Nous n'étions encore que des enfants        |
| ou fik lbna was3na lehbab                  | Le cœur lourd de l'adieu aux parents        |
| Mouhal mouhal nrej3ou lhad el 3am          | Il y a peu de chance qu'on rentre demain    |
| Hada el mektoub, hada el mektoub           | C'est notre destin, c'est notre destin      |
| Au petit jour on quittait Tanger           | Au petit jour on quittait Tanger            |
| Et derrière nous le sud s'éloignait        | Et derrière nous le sud s'éloignait         |
| Vers quel mektoub, vers quelle destinée    | Vers quel mektoub, vers quelle destinée     |
| Hada el mektoub, on the road again         | C'est notre destin, toujours en chemin      |
| La mer revient toujours au rivage          | La mer revient toujours au rivage           |
| Dans les blés mûrs y a des fleurs sauvages | Dans les blés mûrs y a des fleurs sauvages  |
| N'y pense plus, tu es de passage           | N'y pense plus, tu es de passage            |
| Hada el mektoub, on the road again         | C'est notre destin, toujours en chemin      |
| Kounna mazal ghir sebyan                   | Nous n'étions encore que des enfants        |
| On attendait que la mort nous frôle        | On attendait que la mort nous frôle         |
| Elle nous a pris les beaux et les drôles   | Elle nous a pris les beaux et les drôles    |
| Hada el mektoub, on the road again         | C'est ça le destin, toujours en chemin      |
| Ami sais-tu que les mots d'amour           | Ami sais-tu que les mots d'amour            |
| Voyagent mal de nos jours                  | Voyagent mal de nos jours                   |
| Nous partirons encore plus lourds          | Nous partirons encore plus lourds           |
| Hada el mektoub                            | C'est notre destin                          |

On retrouve dans ces paroles la farouche détermination dont il était question plus haut, de ceux qui savent quels sont les dangers du « combat » dans une mer où on brûlera tout, mais qui malgré tout veulent passer de l'autre côté, se lançant sur des routes bien incertaines car leur destin en a décidé ainsi.

### 3. L'HIPPOCAMPE AUX MILLE TEINTES; UN CAMÉLÉON ATTACHÉ À SES ALGUES

On a vu que l'hippocampe, être métissé aux caractéristiques issues de la synthèse d'autres espèces animales, adopte, tel un caméléon, des couleurs différentes selon son lieu de vie. Mais il n'empêche que l'une de ses attitudes récurrentes est de s'accrocher aux algues de son habitat, comme un arbre a



besoin de profondes racines pour grandir. Les paroles trilingues anglais-français-darija <sup>7</sup> de *Hada el Mektoub* reflètent en quelque sorte cette capacité d'adaptabilité de l'hippocampe, qui est aussi généralement celle de la personne exilée ou d'origine immigrée: le fait de vivre entre deux cultures, entre deux langues, entre deux climats, entre deux confessions, entre deux conceptions de vie. C'est ce qui fait dire à Largo dans *Argana*, en hommage à l'arbre de son autre patrie: « Comme l'arganier planté loin de chez lui, il m'arrive de tendre mes branches vers le Grand Sud marocain » (*op. cit.*). Cette première appartenance culturelle est vitale à la création et au style de l'artiste, mais sans sa facette européenne, il serait peut-être moins novateur car issu d'un moule unique, or c'est précisément l'aspect pluriel de sa musique qui marque le plus son public. Largo décrit lui-même son genre musical en des termes très graphiques, empreints d'une mixité toute méditerranéenne:

[Quand je dis que ma musique se situe entre le « maroc'n'roll » et le style arabo-andalou], ce sont des clichés que j'utilise pour expliquer ma musique aux gens. (...) Dès qu'il y a basse-batterie-guitare, on dit que c'est rock. (...) Je ne fais pas de rock, même si ça bouge bien sur scène, et concernant la musique andalouse, je retiens le côté flamenco (...); **ma musique est celle de la Méditerranée**. C'est entre la musique arabe, avec un luth et du chant en langue arabe, et du flamenco (...). En conclusion, on pourrait résumer ma musique comme maroco-hispano-zinneke, parce qu'il y a aussi le côté bruxellois qui est présent. (Extrait d'interview tirée de @croches numéro 15, hiver 2004, janvier-mars, publication du conseil de la musique de la communauté française de Belgique p. 9 [http://www.conseildelamusique.be/pdf/acc\\_15/all.pdf](http://www.conseildelamusique.be/pdf/acc_15/all.pdf))

Le mot-valise néologisant *maroc'n'roll* témoigne bien de l'inventivité hybride de cet artiste éclectique s'abreuvant à diverses sources culturelles, ce qu'il souligne par l'appropriation du terme *zinneke*, qualificatif qui représente à Bruxelles la personne à cheval entre les cultures flamande et francophone, ce qui est exprimé par ce mot signifiant littéralement « chien bâtard ».

Aux côtés du français, de l'espagnol, de l'italien ou de l'anglais, la darija occupe une place prépondérante dans les textes de Largo. Or celle-ci a souvent été taxée de bâtardise par nombre d'instances politiques ou gouvernementales au Maroc, mais cette variante linguistique nationale s'impose peu à peu face à l'arabe classique, d'abord dans une certaine presse qui s'en fait l'écho, mais aussi et surtout dans l'expression artistique des musiciens d'origine marocaine. Rap-

<sup>7</sup> Nom donné à l'arabe dialectal marocain.



pelons l'expression que Fnaïre, groupe de rap marakchi, utilise dans une chanson qui nous parle de la beauté de cette langue métissée et du maniement de plusieurs langues: *Tajine loughate* (tajine<sup>8</sup> de langues). Tout au long de l'album *Yed el Henna* (la main du henné), cette formation musicale nous démontre sa grande dextérité linguistique en combinant aussi darija, français, espagnol, anglais et même néerlandais dans ses textes, maniant ainsi la langue de proximité aux côtés de la langue de mondialisation, et mariant les divers héritages linguistiques des allers-retours du détroit: ceux de l'occupant européen ayant introduit ses langues à l'époque du protectorat, et ceux du ressortissant maghrébin ayant appris les langues du nord lors de son installation en terre d'immigration. Le tout, comme dans le cas de Largo, se marie en un cocktail linguistique saluant fièrement la légendaire faculté d'adaptation marocaine, dans un langage proche du peuple, ce qui permet aussi de rendre aux jeunes l'amour pour une terre qu'ils ne doivent pas vouloir abandonner à tout prix. C'est dans cette voie que le groupe tente en tout cas de mener ses adeptes, incarnant ainsi littéralement la figure de « lanterne » (*fnaïre* en darija). Mais bien d'autres artistes ont aussi braqué de brillants feux sur la beauté de ce tajine particulier, comme l'écrivain marocain Abdellatif Laâbi, dont la conversation trilingue de la *Joyeuse Babel*, en scène X d'*Exercices de Tolérance*, est une pure merveille. Carmen, Fatima et Françoise y conversent allègrement, chacune dans leur langue respective (espagnol, darija et français), et ce sans que le sens échappe vraiment au lecteur, dont l'intuition comprend que ce qui importe est l'amitié et le partage de celles qui se parent d'habits d'autres cultures pour que luise un ensoleillement universel. Le miroir où elles se mirent, ainsi parées d'atours « exotiques », rehausse la beauté de l'expression linguistique plurielle et du désir d'ouverture de trois femmes dont l'amitié « répand le printemps ».

Mais cette communion ne va malheureusement pas toujours de soi, loin s'en faut. Dans la scène VIII de ces mêmes *Exercices de Tolérance*, Laâbi met en scène des « aspirants à l'intégration » lors d'un recrutement qui souligne finalement la réelle désintégration dont doit, dans l'esprit du recruteur, s'assortir la vie de ces « intrus chez lui ». Recruteur et aspirants dévoilent ainsi des épisodes de racisme tristement ordinaire:

—**Alors, Mamadou.**

—Je ne m'appelle pas Mamadou.

—**Peu importe, c'est pour gagner du temps.** Vous êtes musicien à ce qu'il paraît. De quel instrument jouez-vous?

<sup>8</sup> Plat traditionnel marocain fait de toute une série d'ingrédients, espèce de ragout.



—Je ne joue pas, je chante.  
—Quels sont vos classiques?  
—Je n'en ai pas besoin.  
—Bien sûr, le Conservatoire, on connaît pas, hein? L'histoire de la musique, c'est pour les chiens.  
—J'ai dû bosser depuis tout petit.  
(...) —**Vous vous sentez quoi, vous?**  
—Je me sens moi.  
—Je pose ma question autrement. Vous vous sentez d'un pays? Y a-t-il une langue, une culture qui vous tiennent particulièrement à cœur? Vous pouvez vous battre pour elles si elles se trouvent menacées?  
—Je veux simplement continuer à chanter.  
—Vous refusez de répondre.  
—**Il y a tout dans mes chansons.**  
—Au diable vos chansons!  
—(Sur un air de rap) Au diable vos chansons. On n'en a pas besoin. Si tu tiens à ta peau, écrase-toi. Fais-toi invisible. **Coupe-toi un bout de la langue. Oublie la berceuse de ta grand-mère. Regarde-toi dans leur miroir. Frotte et frotte pour effacer la couleur. Jette tes rêves dans la poubelle. Ferme ton cœur à triple tour.** Et quand tu as passé tous les examens, ne crois pas que tu vas t'en tirer. Même si tu es seul, ne te mets pas à chanter car on te dira: « Au diable vos chansons, on n'en a pas besoin. Écrase ». (op.cit., 148-149/151)

Cet extraits se fait l'écho de bien des gifles au quotidien pour nombre de citoyens « issus de l'immigration »: les préjugés hautains, les généralisations hâtives, la stigmatisation permanente, mais aussi le sentiment de devoir effacer une part de nos deux mondes à soi pour pouvoir être une part entière du monde unique de l'autre. Cette schizophrénie consentante est celle du jeune protagoniste du film *Le Grand Voyage* d'Ismaël Ferroukhi, qui est en butte constante aux valeurs d'un père qu'il refuse de comprendre et à qui il répond obstinément en français aux phrases en darija du vieil homme. Il s'agit bien sûr du typique conflit des générations, mais qui s'assortit ici d'un conflit culturel entre deux hommes du même sang nés sur deux rives différentes de la Méditerranée, l'un à Marseille, l'autre au Maroc. On comprend tout au long du film que la rupture est fruit d'un profond manque de références et de valeurs de la culture de l'autre, incarnée respectivement par le père et le fils. Cette redécouverte des valeurs des racines est le cheval de bataille d'un Moustafa Largo qui, grâce à ses œuvres mais aussi par le biais de son association culturelle *Al-Andalous*, tente de donner une nouvelle assise aux « petits frères » posés entre deux continents, tout en leur apprenant à respecter non seulement la culture ancestrale mais aussi celle de nos voisins et condisciples, particulièrement à travers un rapprochement





intercommunautaire. La sortie imminente d'un CD où l'artiste, aux côtés du rabbin Dahan, revisite des chants religieux juifs en les orientalisant, n'est qu'un exemple de ses efforts pour retrouver une philosophie d'ouverture proche de l'époque d'un Al-Andalus où la cohabitation religieuse se faisait certes non sans heurts, mais dans une fécondité enviable.

Ben Jelloun et Laâbi s'inscrivent dans la même optique d'ouverture. Dans sa défense de la candidature de Tanger à l'organisation de l'exposition universelle, Ben Jelloun voyait en cette ville un « Orient placé sous le signe du métissage et du partage entre Musulmans et Juifs, une ville à l'identité marocaine, judéo-musulmane, et arabo-berbère » (Chronique du 26-06-2007, *Pourquoi voter pour Tanger*, <http://www.taharbenjelloun.org>). Il n'hésita pas non plus à marquer sa totale désapprobation d'une initiative ridicule à ses yeux, celle de boycotter le salon du livre de Turin où les écrivains israéliens étaient à l'honneur, en objectant que si l'on suivait ce raisonnement il faudrait aussi interdire ses livres traduits en hébreu, ou boycotter les œuvres du poète palestinien Mahmoud Darwich en terre israélienne, ce qui constituerait une guerre contre la culture en soi, attitude totalement contraire à l'esprit et à la civilisation arabes. Car en effet, toujours d'après les dires de Ben Jelloun dans sa chronique du 2 février 2008, un écrivain ne doit pas être amalgamé aux dirigeants de son pays d'origine. Son compatriote Laâbi évoque pour sa part la déchirure qu'a supposée pour lui le départ des Juifs marocains de leur terre natale dans les années 60, et insiste sur l'apport culturel immense que cette communauté a légué au Maroc, regrettant les haines farouches faisant s'affronter deux peuples frères, à cause d'un conflit agitant une terre qui est sainte pour les trois religions du livre, ce que rappelle le nom arabe de Jérusalem, *al Qods*, la sainte...

J'ai été parmi les premiers au Maroc (...) à dire qu'on ne peut pas comprendre la culture marocaine dans sa richesse si on omet l'apport des Juifs marocains. À la musique, à la littérature, à la poésie, aux arts populaires, donc c'est une dimension essentielle de notre sensibilité culturelle. (...) Je suis parmi ceux qui ont ressenti le départ massif des Juifs marocains comme une véritable déchirure (...), comme une espèce de saignée (...) car il y avait une partie de notre corps qui nous a quittés, qui est partie. (...) On a perdu une chance historique, nous les Marocains, de pouvoir vivre dans une société multiconfessionnelle, multiculturelle, et de jouir des privilèges de la diversité et du pluralisme. (...) Dans le monde dans lequel nous vivons, où le fanatisme et les fermetures identitaires sont à l'ordre du jour, je crois qu'une société multiculturelle a plus d'atouts pour être tolérante, plus ouverte et plus créatrice. (...) Il y a un vécu commun entre un certain nombre d'intellectuels juifs et musulmans: le combat qu'on a dû mener ensemble pour la démocratie au Maroc, la



lutte menée contre l'arbitraire et pour établir un État de droit. (...) Donc c'est une histoire faite de plusieurs chaînons (...) mais aussi de continuité et de permanence, ce qui démontre qu'il ne s'agit pas d'un phantasme mais d'une histoire dont une petite partie a été écrite et qui conserve encore quelques chapitres à écrire, qui aidera à apaiser un certain nombre de peurs (...) pour contribuer au dialogue judéo-arabe en général mais aussi au dialogue israélo-palestinien. Beaucoup de gens parmi cette communauté marocaine juive et musulmane ici en Europe sont de véritables acteurs de paix. Je crois qu'on a apporté notre petite pierre à la construction de cet édifice fragile et sans cesse menacé mais en lequel nous ne pouvons pas ne pas continuer à croire car c'est la seule voie, celle qui amènera une véritable paix entre deux États, Palestiniens et Israéliens côte à côte, sans doute hostiles au début mais renouant progressivement avec une vieille tradition en terre arabo-musulmane: celle de la convivialité, de l'osmose et de la synthèse, car cette culture évoque aussi la contribution des penseurs, philosophes, scientifiques, traducteurs juifs en terre arabo-andalouse, depuis l'époque de Bagdad en passant par Séville et Tolède. C'est tellement paradoxal de vivre aujourd'hui ce conflit terrifiant alors que nous avons en nous, dans notre histoire et notre mémoire tout ce qu'il faut pour amener un autre esprit: celui du dialogue, de l'enrichissement mutuel et de la construction de la paix. (Abdellatif Laâbi, in *Présence juive au Maroc*)

L'écrivain, dans *Le Juge de l'Ombre*, rappelle subtilement la filiation commune des Juifs et des Musulmans en la personne de son Arabe errant, nom qui surprend le juge qui se demande si l'on ne dit pas plutôt... et d'achever sa phrase l'Arabe:

Je sais, on dit plutôt ce que vous avez sur le bout de la langue. C'était valable jusqu'à une époque récente. Maintenant, c'est moi qui prends la relève. (...) Oh, dans mon cas, ce n'est pas encore le grand mythe [de la malédiction]. L'Histoire a dû improviser, bricoler un peu. C'est pour cela que c'est plus dramatique... Vous connaissez l'art de la tragédie? (...) C'est un art d'une grande rigueur. Le héros est déchiré, mais il sait entre quoi et quoi il l'est. Il doit arrêter un choix, le plus héroïque, bien entendu. Son déchirement n'est donc qu'une apparence. Alors que pour moi, le choix est une mutilation. Je suis condamné à la déchirure. Tenez, c'est peut-être cela ma malédiction. (...) Savez-vous combien de vies j'ai vécues depuis le début de mon errance? Pouvez-vous seulement me donner un âge? (Laâbi, 2000: 193-194)

L'errance est la malédiction de ce personnage qui ne connaît que trop bien l'objet de ses déchirures, mais ne peut s'empêcher de s'auto-condamner au voyage éternel.



#### 4. L'HIPPOCAMPE ME CONSEILLE: « PÈLERIN, VOYAGE À FEU DOUX, CAR LI ZERBOU MATOU... »

La lenteur de déplacement de l'hippocampe est légendaire, et s'il est en terre méditerranéenne un long et lent voyage par excellence, c'est bien celui des pèlerins qui, depuis la nuit des temps, ont arpenté d'amont en aval les rives emplies de ferveur multiconfessionnelle de « la mer blanche au milieu des terres ». C'est le *Hajj*, pèlerinage à la Mecque, que le cinéaste Ismaël Ferroukhi a choisi comme « excuse » pour confronter les personnalités de Réda et de son père, ce dernier ayant exigé à son fils de le conduire faire son Hajj... en voiture. Leur périple suivra donc tout le pourtour méditerranéen, de Marseille à la Mecque en passant par l'Italie, la Slovénie, la Croatie, la Bosnie, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie, la Syrie et la Jordanie, autant de terres qui verront défiler la vieille voiture dont l'habitacle sera lieu de huis clos entre un père et un fils qui peu à peu, malgré les énormes fossés séparant les deux hommes, apprendront au vieux Marocain immigré en France et à sa descendance française oublieuse des racines maghrébines à se respecter, se comprendre, et s'aimer. Au début du voyage, la conduite rapide du fils avait fait s'exclamer au père: « *Sir bachouia! Fin ghadi? Li zerbou matou* » (Va moins vite! Où vas-tu comme ça? Les gens pressés sont déjà morts). Le fils, confrontant sa logique cartésienne aux phrases proverbiales de son Musulman de père, avait « profité » de cette remontrance sur les routes italiennes pour tenter d'obliger son géniteur à mettre en pratique les mots de la sagesse marocaine, désireux qu'il était de faire un peu de tourisme à Istanbul avant de poursuivre la route. Mais il essuya un nouveau refus, car le pèlerinage n'est pas un voyage de tourisme. Plus qu'un voyage physique, il constitue un périple à l'intérieur de soi-même, une épreuve philosophique vers le berceau d'une foi, vers les racines géographiques de l'Islam auxquelles notre hippocampe symbolique a accroché la queue. Ce secret commencera à se dévoiler peu à peu à Réda lorsque lui et son père parlent de la valeur du voyage, perdus dans une autre mer blanche, celle créée par les mètres de neige de la montagne bulgare:

Réda: Je voudrais te demander un truc: pourquoi t'as pas pris l'avion pour faire ton pèlerinage? C'est quand-même plus simple...

Son père: **Quand l'eau de l'océan monte vers le ciel elle perd de son amertume et redevient pure. Quand l'eau de mer monte vers les nuages, elle s'évapore et devient plus douce.** C'est pourquoi il est mieux de faire son pèlerinage à pied plutôt qu'à cheval, à cheval plutôt qu'en voiture, en voiture plutôt qu'en bateau, et même en bateau plutôt qu'en avion. (...) Quand j'étais enfant mon père, Dieu ait son âme, prit la route à dos de mulet. C'était un homme courageux. Tous les jours je montais sur la colline d'où je pouvais voir



l'horizon. Je voulais être le premier à le voir rentrer. (Ferroukhi, *Le Grand Voyage*)

Si la toile de fond est bien un évènement musulman, les réflexions poético-philosophiques du film invitent tout un chacun, quelles que soient ses croyances ou l'absence de celles-ci, à réfléchir à la vie, tout simplement, remettant en question certains concepts tenus pour évidents. Réda apprendra beaucoup lors de ce voyage, mais le père aussi apprendra énormément, ce qu'il confiera à son fils après lui avoir expliqué le sens du cinquième pilier de l'Islam à l'ombre de leur voiture transformée en *khaïma* improvisée dans une troisième mer blanche, le désert de Syrie. La quatrième mer blanche traversée par ces deux hommes en apprentissage sera la foule des pèlerins autour de la Kaaba, où Réda devra faire le terrible constat de la mort d'un père qu'il apprenait seulement à connaître et aimer. Mais il aura compris que c'était là le destin, *al mawt maktuba*, la mort était écrite, tout comme étaient écrits les enseignements que le père emmènerait dans l'au-delà depuis l'endroit qu'il considérait le plus sacré, et ceux que le fils continuerait d'appliquer ici-bas, en faisant survivre la philosophie de son père. Oui, ces enseignements ont mis toute une vie à se façonner, vie qui s'évaporerait à peine aura-t-elle délivré son grand secret. Rien ne peut se faire dans la précipitation. Tout comme l'eau de mer monte lentement vers le ciel pour perdre de son amertume et renaître sous forme de pluie, le fier palmier ne peut donner de dattes sucrées trop tôt, car si on le presse contre son gré il donnera un fruit amer. Cette autre métaphore inspirée de la flore méditerranéenne est une des strophes du *Fin ghadi biya khouya* des Nass el Ghiwane, des gens (*nass*) ayant ramené dans leur « nasse » tant de trésors qui ont influencé bien de nos contemporains. Parmi eux, un Moustà Largo sur le point d'accoster de son dernier grand voyage: *d'Une Rive à l'Autre*, le récit de l'exode d'un prince indien depuis le Gange jusqu'au Genil, de l'Inde à Grenade, à la recherche du rêve fusionnel d'Al Andalus. À peine arrivé sur ce reliquat d'Islam andalou, le prince Salim rencontrera un Boabdil sur le point d'enfourcher lui aussi son *hissan al bhar* (cheval de mer) particulier de retour en terre marocaine, car en ce lundi 1 rabi ou' al-awwal 897, le calendrier change de langue et se convertit en 2 janvier 1492; l'heure de la chrétienté a sonné, poussant bien des Juifs et des Musulmans espagnols à l'exil... Mais comme l'avait dit un jour en terre d'Espagne Mahmoud Darwich à Tahar Ben Jelloun, « j'habite dans une valise ». Cet exil permanent est peut-être après tout le prix à payer pour poursuivre nos rêves, ces rêves qui sont têtus, comme le rappelait Laâbi. Baignons donc les rives voisines d'espoirs que nous aurons enfouis au creux de bouteilles accrochées au cou d'un cheval de mer qui traversera doucement le miroir...



Qu'y a-t-il derrière le miroir? Un autre miroir? L'œil de Caïn? La porte de l'enfer? Mais pourquoi pas une main secourable, notre intercesseur, l'âme accomplie et sereine qui planera éternellement sur notre tombe? (Laâbi, 2007: 127)

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEN JELLOUN, T. (2006), *Partir*, Paris, Gallimard.  
LAÂBI, A. (2000), *Rimbaud et Schéhérazade*, Paris, Éditions de la Différence.  
LAÂBI, A. (2007), *Les rides du lion*, Paris, Éditions de la Différence.  
LARGO, M. (2003), *Argana*, Bruxelles, Al Andalous.  
[http://www.aly-abbara.com/utilitaires/calendrier/calendrier\\_hijir.html](http://www.aly-abbara.com/utilitaires/calendrier/calendrier_hijir.html)  
<http://www.aquarium-du-golfe.com/golfe-morbihan-environnement/hippocampe.php>  
<http://www.avmaroc.com>  
<http://www.expo2012.ma>  
<http://www.laabi.net> <http://www.moustalargo.be>  
<http://www.taharbenjelloun.org>  
<http://www.tv5.org/TV5Site/bleu-bazar>  
<http://www.vivmaroc.skyrock.com>  
<http://www.yabiladi.com/article-culture-383.html>